

Répressions et déportations en France
et en Europe. 1939-1945.
Espaces et histoire
CNRD 2018-2019

Travail réalisé par
Emma DI BENEDETTO
Jénovie MASSALA
Louis GONNET
Hugo LAMOUR
Damien MERCIER
Tristan MIGNON
et Matthieu PETITPREZ

Travail encadré par
Mme Natacha BANAIX
et M. Vivien ROUZIOU

Lycée Jean Calvin
Rue Jean Moulin 60400 NOYON



Otto Heller est né en Autriche en 1897 au sein d'une famille fortunée juive originaire de Bohême. En raison de ses fonctions de journaliste et d'écrivain et de ses convictions communistes, il est amené à voyager dans toute l'Europe. Son instruction fait de lui un homme cultivé qui constate et souffre rapidement de la montée des régimes totalitaires.

Au début de la Seconde guerre mondiale, Otto Heller se trouve en France. Dans ce contexte tourmenté, il doit faire face à des formes de répressions de plus en plus cruelles et subit finalement le 31 juillet 1944 la déportation vers Auschwitz au sein du convoi 77, le dernier convoi de déportation de Juifs depuis Drancy.

Le parcours d'Otto Heller témoigne nettement du lien évident entre les événements mondiaux et locaux. Il illustre de même la multitude des espaces occupés, de gré ou de force, par des personnes considérées à l'époque comme différentes et donc hostiles au régime nazi et à leurs alliés.

De son récit, six thèmes ont ainsi émergé et ont donné lieu à la création de six photo-mosaïques imprimées sur du plexiglas. Le choix de ce support et des thématiques vise à rendre hommage à tous les résistants et déportés. Ce sont autant de dangers et de menaces physiques et morales que chacun pouvait connaître et qui ont parfois été photographiés. Ces centaines d'images jointes les unes aux autres illustrent le parcours d'Otto Heller et, à travers lui, celui de tous les opprimés de la Seconde guerre mondiale. Elles participent de fait au travail de souvenir de cette période tragique.



Portrait de profil d'Otto Heller et publié dans le magazine de gauche *Die Rote Fahne* (n° 75, page 4, 28 mars 1930, Bibliothèque nationale d'Autriche).

Les photographies répertoriées, les sources utilisées et les récits sur la vie d’Otto Heller sont consultables sur le site Internet créé par les élèves au lien ci-dessous ou en flashant le QR code suivant.

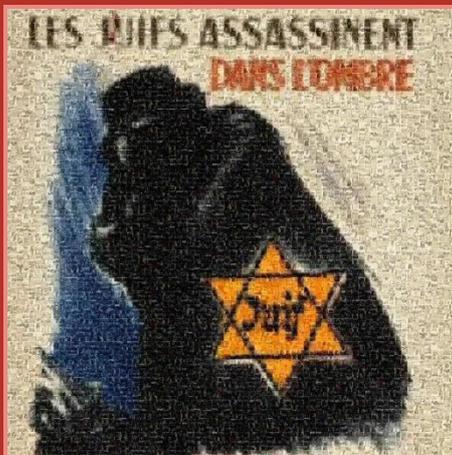


<http://calvin-stats.webou.net>

Ce travail, mêlant le travail de l’historien et les techniques modernes actuelles, a été primé par le 2^e prix départemental dans la catégorie des mémoires collectifs du lycée lors du Concours national de la Résistance et de la déportation 2018-2019.

Les sept lauréats et auteurs de ce projet ont été invités au Conseil départemental de l’Oise le 8 juin 2019 où ils ont été récompensés et félicités par M. Jacky Crépin, Inspecteur académique et Directeur académique des services de l’Education nationale.





✧ L' exclusion sociale ✧

J'ai vécu la Seconde guerre mondiale en grande partie en France dès le début du conflit. J'ai été exclu socialement en 1939 par la France car les autorités avaient peur de moi en tant qu'ex-autrichien et étant donné que l'Autriche s'était ralliée à l'Allemagne. Les autorités françaises m'internèrent au stade de Colombes, puis à Meslay-du-Maine. Finalement, le 19 janvier 1940, ils me libérèrent, en raison de mon enregistrement comme ex-autrichien à la Préfecture de Police en mars 1938. L'exclusion sociale recommence comme en URSS où j'ai été exclu car je voulais reformer le communisme en affirmant que l'on pouvait être religieux et communiste. Ou comme en Allemagne que j'ai quittée car j'ai critiqué Hitler en 1926. J'ai fui ensuite la Suisse car j'étais étranger et perçu comme une « personne à problèmes ». J'avais beau travailler en tant que journaliste je n'étais pas payé, voilà pourquoi j'étais venu en France en pensant que je n'allais plus être exclu socialement.

J'ai été discriminé en Allemagne et en France car j'étais simplement communiste ; plus tard j'ai par contre été exclu car l'URSS avait signé peu de temps auparavant un pacte de non-agression avec l'Allemagne, faisant ainsi des communistes présents en France des ennemis jusqu'en 1941.

En mai 1940, je subis une deuxième arrestation à Meslay, puis je suis contraint au travail forcé dans le sud de la France. Je n'avais pas encore connu cette exclusion par le travail obligatoire. A Langlade, près de Nîmes, je loue une ferme qui sert de lieu de rendez-vous pour des anciens combattants autrichiens de la Guerre d'Espagne. Quand les autorités françaises de Vichy l'apprennent, je suis traduit devant un tribunal militaire à Montauban et accusé de haute trahison. Le tribunal me déclare non coupable. Je suis néanmoins interné au camp du Vernet d'Ariège destiné aux « étrangers indésirables ». Je suis donc exclu car on a peur de moi, étant ex-autrichien je suis étranger et l'ennemi de l'URSS.

Je reçois malgré tout un visa mais je dois porter une étoile jaune. Il faut me reconnaître avec le port de mon étoile jaune, obligatoire depuis le 7 juin 1942 et la 8^{ème} ordonnance allemande. La France de Vichy collabore avec l'Allemagne et exclut certaines populations. Je suis marqué et différencié de la population : je suis juif. En France il y a l'exclusion des Juifs dans la société suite aux lois raciales de Vichy qui sont antisémites. Ainsi ces derniers sont exclus des magasins avant 16h, ou obligés de prendre le dernier des wagons dans le train. Ils ne pouvaient pas aller dans des parcs ou même des restaurants et leurs biens étaient aussi confisqués et revendus à des non Juifs. Dans l'Oise, 22 entreprises juives appartenant aux commerces de la bonneterie et à des forains, sont liquidées ou vendues en 1940. Le préfet les

considère « inutiles à la vie économique nationale ». 13 entreprises du tissu seront également vendues.

Bernard Holstein qui a été déporté lui aussi dans le convoi 77 m'a dit qu'il était le seul Juif à ne pas avoir été exclu : il est le seul Juif autorisé à exercer le métier de dentiste sur la rive droite de la Seine à Rouen, alors que dans le cadre des lois raciales du régime de Vichy en 1940, on nous interdisait d'occuper des métiers importants (en politique, dans le domaine de la santé, dans l'administration, etc.).

Plus tard, je suis transféré vers le camp des Milles, près de Marseille. Ce camp était passé sous le contrôle du ministère de l'Intérieur en novembre 1940 et était devenu le seul camp de transit en France pour les prisonniers en attente d'exil. Dans les camps, il y avait une grande répression physique ou mentale comme dans la prison de Montluc, à Lyon : on m'a expliqué que lorsqu'un gardien de la prison ouvrait la porte du cabanon, le prisonnier juif devait alors répéter qu'il n'était qu'un « sale porc, un radin, un sale Juif », qu'il ne devrait pas exister, et il répétait cela à chaque fois qu'on ouvrait la porte. Il y avait donc une discrimination par l'internement, on enferme les ennemis pour les oublier et on les isole comme dans le camp de Royallieu à Compiègne.

Nous pouvions également être dénoncés. Maurice Minkowski, qui a aussi participé au convoi 77, est ainsi dénoncé, puis arrêté avec son groupe de résistants à Lyon le 15 juin 1944, avant d'être envoyé à la prison de Montluc, puis à Drancy et Auschwitz.

Finalement je m'enfuis et prends contact avec la résistance autrichienne à Paris, je suis alors un résistant et dois me cacher pour survivre. On me met en relation avec l'organisation résistante Travail Allemand (TA). Cependant, le 23 décembre 1943, je suis arrêté par la Gestapo à Lille. Et le 25 juillet 1944, j'arrive à Drancy et je suis transféré depuis la prison de Fresnes (Valle-de-Marne). Je suis déporté le 31 juillet à Birkenau par le Convoi 77.

L'image de la plaque illustre cette exclusion des Juifs. Cette affiche de propagande de Vichy réalisée en 1942 montre l'antisémitisme et l'exclusion des Juifs de la société par le marquage d'une étoile jaune qui servait à les reconnaître et ainsi les exclure des lieux publics, des métiers, pour enfin mieux les éliminer. L'affiche était étalée sur les murs des bâtiments à l'occasion du lancement de l'exposition « Le Juif et la France », organisée par l'institut des questions juives et directement placée sous le contrôle du bureau de la propagande allemande.





✧ Les espaces de répression sauvages ✧

Parmi mes nombreuses arrestations et déportations, je fus parfois emmené dans des lieux plus officieux, où les soldats nazis avaient l'habitude d'exécuter certains de leurs prisonniers. En 1939, au début de la guerre, je fus transporté au Stade de Colombes, réquisitionné par les nazis en tant que camp de rassemblement. J'appris plus tard que le stade vit défiler plus de 20.000 hommes entre septembre et décembre 1939, ensuite internés et déportés.

Le 1^{er} Septembre 1939, la Pologne a été envahie par l'Allemagne nazie, et de nombreux pays sont entrés en guerre à partir de cet événement. Au mois de mai 1940, la France et la Belgique sont à leur tour envahies, et la France demande l'armistice en juin. C'est durant cette fin d'année que débute les premiers actes de résistance. A partir de 1940, les répressions sont de plus en plus présentes en France. On trouve par exemple des camps français où vont être internés les étrangers. Le principal problème de l'internement en France au début de la guerre fut la désorganisation. Les camps étaient dans des lieux absolument non prévus et adaptés pour l'internement de masse. A Vernet par exemple, c'est une briqueterie désaffectée qui fut d'abord utilisée afin d'enfermer des « étrangers indésirables ». On trouve aussi le camp des Milles, situé entre les villes d'Aix-en-Provence et Marseille. Ce camp, lui aussi créé au départ pour interner les ressortissants allemands et autrichiens, fut installé dans une ancienne usine de tuiles.

En 1941, la France est divisée en deux, avec le régime de Vichy. On trouve de nombreux massacres dans des lieux sauvages à l'Est comme en URSS et en Pologne avec la Shoah par balles et les exécutions des Einsatzgruppen. Ces unités étaient chargées d'assassiner des Juifs, sans distinction d'âge ou de sexe, dans les territoires occupés par l'armée allemande. Les victimes pouvaient aussi être des Tsiganes ou des fonctionnaires du Parti communiste.

La Shoah débute en 1942, avec les premières rafles. Parmi les lieux les plus célèbres apparaît le Vélodrome d'Hiver à Paris, appelé communément le « Vel d'Hiv » où eut lieu la rafle du 16 et 17 juillet 1942. Il est le symbole des lieux d'exécution « sauvages » car il s'agissait d'un lieu sportif, il fut donc détourné de son utilité première. 13.152 personnes sont appréhendées par la police française durant ces deux jours, y compris 4.000 enfants de moins de 16 ans. Tous étaient Juifs, anciennement Allemands, Autrichiens ou Polonais. Malgré quelques actes de solidarité, les personnes seules et les couples sans enfants sont convoyés vers le camp de Drancy, au nord de Paris, dans des autobus. Les familles avec enfants sont quant à elles dirigées vers le Vélodrome, dans le XV^e arrondissement de Paris. Plus de 8.000 personnes dont une majorité d'enfants vont s'y entasser pendant plusieurs jours, parfois

jusqu'au 22 juillet, dans des conditions sordides : pas de couchage, ni nourriture, ni eau potable, avec un éclairage violent jour et nuit, au milieu des cris et des appels de haut-parleurs. Seuls trois médecins et une dizaine d'infirmières de la Croix-Rouge sont autorisés à intervenir. Ils seront par la suite tous transférés dans d'autres camps avant d'arriver à Auschwitz-Birkenau, où quelques dizaines seulement reviendront de l'enfer.

Le Service du Travail Obligatoire (STO) débute en 1943, avec pour conséquence des jeunes résistants qui deviennent des maquisards. Nombre d'entre eux seront assassinés dans les maquis ou les forêts. Les répressions sont très nombreuses en 1944 à cause de la pression de la victoire alliée qui se rapproche dangereusement. Le débarquement des Alliés le 6 juin 1944 en Normandie et les libérations qui suivent vont entraîner de plus en plus d'assassinats car les nazis comprennent que le temps leur est compté. Les répressions prennent alors plusieurs formes : recensements, arrestations, enfermements, travaux forcés ou fusillades. Ces dernières ont pour but de tuer de nombreuses personnes, en peu de temps et sans grand matériel nécessaire. Toute l'Europe géographique est touchée dont la France où les fusillades officielles se multiplient. On compte plus de 350.000 morts civils dans le pays dont 120.000 morts imputés aux combats et 230.000 victimes des représailles et des persécutions allemandes. Les oppresseurs privilégient alors des lieux d'exécution « sauvages » (ou officiels). Ce sont en fait des lieux dont l'usage premier fut détourné afin de commettre secrètement ces assassinats. L'idée est de cacher les crimes allemands. Ces lieux peuvent être naturels, comme les forêts ou les carrières, ou plus civilisés, comme des fermes, des caves ou des stades.

On retrouve nombre de ces exécutions sauvages en Picardie. Tout d'abord, dans la Somme, dans le bois de Gentelles les 8 et 9 mai 1944 où sont tués huit résistants. Puis, dans l'Oise où sont tués plusieurs maquisards dans la ferme de Crisolles le 23 Juin 1944, mais aussi dans l'Aisne comme le 18 août 1944 dans un bois près de Bohain où meurent deux résistants. De nouveau dans le bois de Gentelles, les 28 et 29 août 1944, où dix-huit résistants sont assassinés, ou à cette même date du 29 août la mort de deux otages civils dans la forêt de Compiègne, à Vieux-Moulin. Enfin, le 30 août 1944 avec l'exécution de Robert CADEAU dans la ferme d'Avin à Laon.

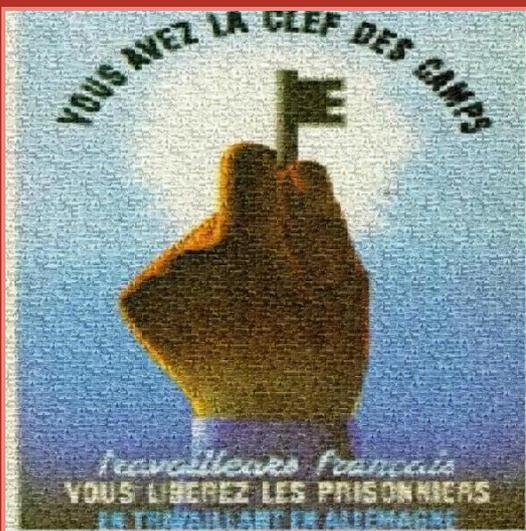
J'ai appris que certains de mes compagnons du convoi 77 ont connu de telles répressions, comme Maurice Benadon. En effet, c'est alors qu'il discute avec un camarade qu'il est arrêté en pleine rue lors d'une rafle qui avait pour objectif de recruter pour le travail obligatoire, le 29 juin 1944. Arrêté par deux hommes armés du PPF (Parti Populaire Français), directement subordonnés à la Gestapo, il est envoyé à la prison de la Gestapo à Lyon et, placé dans une cave pour y subir un interrogatoire. Il y sera torturé jusqu'à en perdre connaissance, mais n'avouera rien.

Enfin, à la fin de la guerre, au début de l'année 1945, j'ai connu de nouveaux lieux de répression sauvages car j'ai participé aux marches de la mort. Les SS évacuaient tous les camps pour se diriger vers l'est en raison de la rapide avancée des Alliés vers ces camps. Ces marches avaient plusieurs buts comme de garder des prisonniers pour maintenir, là où c'était possible, la production d'armement, mais aussi afin d'éviter que les prisonniers

tombent vivants aux mains des ennemis et qu'ils racontent leur histoire aux libérateurs alliés et soviétiques. Nous avons marché durant plusieurs jours dans la nature, sans nourriture et sous contrôle permanent des soldats nazis. Nous faisons parfois des haltes dans des lieux sauvages, des fossés, des fermes abandonnées où les prisonniers les plus faibles étaient assassinés.

La photographie choisie pour représenter ces espaces de répression officieux est un des rares clichés pris lors des exécutions. Cette image, connue mondialement, représente la menace d'exécution de Georges Blind, un résistant surnommé le « fusillé souriant ». Entre le 14 et le 24 octobre 1944, il est arrêté par les Allemands et emmené dans les fossés du Château de Belfort, devant le Fort blanc pour y être exécuté. Il échappera finalement de peu à la mort, soumis en fait à un simulacre d'exécution. Cette photographie est symbolique des espaces assez sauvages car on peut apercevoir distinctement en arrière-plan un terrain en friche.





✧ La répression par le travail forcé ✧

Mon parcours en tant que déporté passait aussi par le travail forcé. Celui-ci apparaissait comme nécessaire à l'économie de l'Allemagne nazie qui s'épuisait dans l'effort de guerre mais aussi comme moyen de répression utilisé contre les opposants et personnes ne rentrant pas dans la norme aryenne tels que les Juifs, les asociaux ou encore les Tsiganes.

Lors de mon arrestation en septembre 1939 très peu de moyens de travail avaient déjà été mis en place et je ne suis passé par aucun des camps que mes camarades décrivaient comme sordide et m'exposaient la dureté du travail présent dans ceux-ci. Cependant, avec ma seconde arrestation en mai 1940, je me retrouvais très vite confronté à celui-ci. Après mon passage à Meslay, on m'emmena dans le sud de la France où l'on me fit travailler au service des Allemands dans la France de Vichy.

Après avoir été libéré je changeais de nom pour prendre celui de Raymond Brunet avec lequel je me fis passer pour interprète afin d'informer des groupes résistants sur les mouvements de troupes allemandes en diffusant des tracts illégaux. Cependant, le 23 décembre 1943, les Allemands s'en rendirent compte et m'arrêtèrent à Lille. Avant cette arrestation, j'avais pu assister à la mise en place d'une nouvelle forme de travail : le Service de Travail Obligatoire. Cette forme de travail est rapidement instaurée dans la France de Vichy avec l'officialisation d'une loi dirigée par Gaston Bruneton. Au départ il ne s'agissait que de volontaires mais face à la nécessité de main-d'œuvre une loi est promulguée le 4 septembre 1942 résultant en un transfert vers l'Allemagne de centaines de milliers de travailleurs français, âgés de 18 à 50 ans, afin de participer contre leur gré à l'effort de guerre. Ainsi la Banque de France de Senlis fait-elle état de 600 ouvriers prélevés dans les usines du bassin creillois.

Pendant mes promenades journalières dans les rues, je pouvais voir des affiches de propagande placardées sur les murs et mettant en valeur ce travail qui n'était bénéfique que pour l'Allemagne. Celles-ci montraient une valorisation du travail afin de subvenir aux besoins des familles dans un contexte de crise, ce qui correspondait aux nouvelles valeurs de la France : travail, famille, patrie. Il était aussi montré qu'en s'inscrivant nous pourrions libérer des prisonniers des camps. Ainsi cette répression était utilisée par les Allemands et par le régime de Vichy afin de tempérer les contestations de leur politique et afin de pouvoir, à l'instar de tous les autres travaux forcés, subvenir à l'économie allemande.

Un nouveau transfert le 25 juillet 1944 m'amena au camp de Drancy où ce travail était surveillé par des gardiens et si les détenus allaient trop lentement ils étaient menacés, frappés ou même tués. Dans ce camp nous étions astreints à des travaux forcés puisque trois camps annexes étaient construits afin d'exploiter notre force. Ainsi un grand entrepôt y apparaissait, un magasin de meubles nous utilisait au même titre que l'hôtel particulier. Mes camarades de fortune me parlaient de ce qu'ils avaient vécu dans les autres camps et du reste de leurs familles qui y étaient déportées. Les prisonniers étaient chargés de creuser des tranchées, construire des ponts, des routes des voies ferrées ou encore des armes et missiles comme par exemple au camp de Dora où ils construisaient des fusées V1 et V2 qui sont les ancêtres des missiles.

J'entendis aussi parler des ghettos s'ouvrant en Allemagne et en Europe de l'Est afin de regrouper les populations opprimées tout en les faisant toujours travailler pour le Reich. Ainsi, un de mes camarades me parlât-il des 96 usines et ateliers dans le ghetto de Lodz afin de produire des marchandises pour contribuer à l'effort de guerre. Finalement, on entendait aussi parler d'ouvriers qui étaient prélevés dans les usines de la région voisine dénommée Picardie. Certains étaient astreints à la construction de fortifications comme par exemple au mur de l'Atlantique au profit de l'organisation Todt alors que d'autres servaient comme main-d'œuvre dans les usines allemandes. On me parlait par exemple de la firme Adler, un dépôt de munitions à Saint-Léger-au-Bois qui, en janvier 1944, demandait à la Feldkommandantur de l'Oise une mutation de cent ouvriers afin d'exploiter leur travail. Le camp de Royallieu à Compiègne, où les détenus étaient emmenés afin de travailler, se trouvait aussi dans cette région. Finalement, je fis la connaissance d'un résistant juif appelé Maurice Benadon que je retrouverais plus tard dans ces camps de travail aux conditions de vie inhumaines qui causaient la mort de centaines de détenus à travers la faim, la soif, la fatigue, le manque d'hygiène et la maladie.

Mais le tristement connu camp d'Auschwitz où je fus déporté le 31 juillet me réservait d'autres types de travaux bien plus industriels. Tout d'abord, afin de choisir qui parmi nous participerait à ceux-ci nous passions par une sélection. A l'arrivée en wagon, nous étions séparés en groupe : les personnes les plus fortes et résistantes effectuaient le travail mais étaient déshumanisées en étant tatouées d'un chiffre et en étant rasées alors que les plus faibles étaient emmenées vers les chambres à gaz et plus tard, avec la Solution Finale proposée durant la conférence de Wannsee en 1942, vers les fours crématoires. Je voyais que certains détenus étaient choisis par les nazis pour emmener ces détenus vers leur mort et pour nettoyer leur corps par la suite. Ceux-ci étaient surnommés les « Sonderkommando » ou « commando des gaz ». Cependant ils disparaissaient très souvent dans des circonstances mystérieuses.

Après la sélection je retrouvais dans le camp Maurice Benadon que j'avais rencontré à Drancy. Il était affecté au commando chargé de construire les routes et après son transfert du 28 Octobre 1944 je perdis sa trace. Les autres membres du convoi 77 dont je faisais partie étaient astreints à différents travaux forcés. Ainsi, une de mes camarades de fortune, Denise Holstein, devait-elle travailler dans le Canada à trier les vêtements tombant des corps et des trains de déportés. D'autres travaux particuliers apparaissaient aussi dans ce camp. En effet,

certaines étaient même chargées de l'organisation des camps à l'instar de Stenia, une détenue travaillant en tant que prostituée et finalement devenue chef de camp à Auschwitz. Des entreprises se plaçaient dans ce camp afin de pouvoir nous exploiter et servir leurs propres intérêts ou même soutenir l'effort de guerre et la répression. C'était le cas de I-G Farben et de Siemens. Le premier nous utilisait pour produire les gaz Zyklon B servant à notre élimination alors que le second se servait de nous pour produire ses pièces électroniques tout en soutenant le régime allemand par l'exécution des opposants. Les femmes occupaient aussi une place dans ce travail. Elles tiraient des wagons à force de bras, pouvaient devenir des prostituées dans des « bordels » ou encore coudre et confectionner des vêtements.

Par la suite, je fus transféré au camp de Mauthausen. Celui-ci contenait lui aussi une usine de la filiale I-G Farben parmi d'autres entreprises participant à l'effort de guerre en construisant des armes tel que Steyr Mannlicher qui est un fabricant d'armes légères. Cependant, bien que ce travail fût très important dans le camp de Mauthausen, ce qui lui a permis de dégager un bénéfice de 11.000.000 Reichsmarks pour la seule année 1944, d'autres types de répression sont visibles dans celui-ci. On nous utilisait pour construire des tunnels afin de cacher des usines d'armement militaire mais aussi afin de pouvoir miner les carrières et en dégager un bénéfice tout en nous tuant par ce travail très difficile. De plus, les nazis nous faisaient ensuite monter « l'escalier de la mort » où nous devions grimper 186 marches en portant des blocs de granite jusqu'à la carrière.

Finalement, je fus déporté au camp d'Ebensee. Celui-ci, comme tous les camps de travail, contenait des usines d'armement mais c'était à nous, prisonniers, de creuser les tranchées destinées à les abriter.

L'illustration choisie pour représenter cette mise au travail dans les camps et en dehors est une affiche de propagande du Service de Travail Obligatoire. Nous pouvons bien voir que le gouvernement de Vichy et l'Allemagne nazie tentent de recruter des travailleurs pour celui-ci tout en le valorisant dans un contexte de guerre. Nous pouvons aussi voir que l'un de leurs arguments est le fait que leur travail permettrait de libérer des prisonniers des camps ce qui montre bien que le travail forcé est aussi un moyen de répression utilisé dans les camps. L'illustration avec la clé démontre cette ouverture des camps. Finalement, cette affiche de propagande fait partie de la collection Aimé Petraz.





✧ Les oppresseurs ✧

En septembre 1939, je fus arrêté en tant qu'étranger d'origine autrichienne par l'Etat français qui, dès lors, avait pris conscience de l'ampleur du pouvoir nazi et de leurs désirs impérialistes. L'Etat français devient ainsi mon premier oppresseur. La guerre venait juste d'être déclarée en Europe. Les autorités françaises se méfiaient de tous les étrangers et surtout de ceux qui venaient de pays germanophones par peur que nous soyons associés au parti nazi. De plus, en 1934-35 des décrets-lois de "sûreté nationale" centralisaient les informations sur les individus surveillés (parmi lesquels on retrouve des communistes). Ainsi, la police française arrêta de nombreuses personnes dans les années précédant la guerre. Heureusement, je suis libéré en janvier 1940, 4 mois après ma libération, je fus arrêté de nouveau à Meslay, peu avant la capitulation française face à l'armée nazie en juin 1940.

Mon emprisonnement me contraignit à travailler de force dans le sud de la France, dans la zone de Vichy. Les conditions de travail étaient inhumaines. Le régime de Vichy adopta aussi une approche hostile à l'égard des opposants de leur régime collaborateur. Leurs opposants sont connus comme étant « les ennemis de la France » et parmi eux figurent les communistes et les Juifs, ces derniers étant considérés comme la cause de tous les maux. Malheureusement pour moi, je fus une victime idéale. En effet, Philippe Pétain donna à Joseph Darnard, un héros de la guerre 1914-18, la responsabilité de créer et gérer une organisation chargée de maintenir l'ordre. Cet homme créa le Service d'Ordre Légionnaire (SOL) en 1942 afin de lutter contre les ennemis intérieurs de la France de Vichy. Peu après, la Milice est créée en 1943 dans le même but. Comme la Gestapo, ils usaient d'arrestations arbitraires, de tortures et de rafles. La Milice travaillait avec la police, et ensemble attrapaient et emprisonnaient de nombreuses personnes et faisaient des rafles. Certains, comme moi, ont eu un procès même si cela ne servait à rien car il était truqué ; même si j'étais déclaré non coupable, je fus néanmoins emprisonné au camp du Vernet d'Ariège.

Peu après mon arrestation, Reinhard Heydrich mit en place la Solution Finale en 1942 lors de la conférence de Wannsee qui visa à exterminer des millions de Juifs. Les Juifs sont davantage traqués, arrêtés et déportés dans les territoires occupés par le Troisième Reich. Ainsi, peu après ma fuite du camp de Vernet d'Ariège, la Gestapo de Lille m'arrêta le 23 décembre 1943 parce que j'avais repris contact avec les résistants autrichiens. En effet, je faisais partie des 22.356 personnes arrêtées entre janvier et septembre 1943 par la Sipo-SD qui intensifia les arrestations dans les années précédant la fin de la guerre à cause de l'arrivée des troupes alliées.

En très peu de temps, le régime nazi s'est implanté en France, créant une césure à la fois idéologique et géographique entre les citoyens. La France fut maintenant la France des Occupés ou la France de Vichy, les habitants devinrent des collaborateurs ou des résistants. La Gestapo devint un nom connu, et inspira la terreur. Cette organisation faisait partie d'un ensemble de services de sécurité et de police appelé la Sipo-SD. Fondée en Prusse par Hermann Göring le 26 avril 1933, le mot "Gestapo" est une abréviation allemande pour *Geheime Staatspolizei* ce qui signifie "police secrète de l'Etat". La Gestapo gagne en pouvoir à partir du moment où Heinrich Himmler en devient le chef, car celui-ci va étendre le pouvoir de cette organisation sur tout l'empire allemand, alors connu sous le nom du III^e Reich. Elle fut dirigée par Heinrich Himmler de 1934 jusqu'à la fin de la guerre et son interdiction lors des procès de Nuremberg.

Le but de cette association était de lutter contre les opposants internes ou externes, réels ou supposés, puis contre les adversaires du régime nazi ou les résistants dans les pays occupés. En France, les services de la Sipo-SD étaient sous l'autorité de Carl-Albrecht Oberg à partir de juin 1942. Dans la zone occupée, la Gestapo s'implanta dans chaque ville française, et construisit un réseau d'espionnage très étendu afin de trouver et tuer les différents opposants. Un des sièges les plus connus fut la "Carlingue", situé au 93, rue Lauriston à Paris dans le 16^e arrondissement. Dirigé par un groupe de délinquants violents et assoiffés par l'agent, la Carlingue fut l'un de ces endroits où l'on pratiquait la torture quotidiennement. Leurs chefs, Henri Chamberlain (dit Lafont) et l'ancien inspecteur Pierre Bonny, dirigèrent près de 20 hommes, des anciens condamnés qui ont été libérés à la demande de la Gestapo et de Lafont. Lafont et Bonny les envoyaient trouver et tuer les différents opposants de la région parisienne, et voler leurs biens.

En effet, les affaires permettaient de financer la guerre car dans une économie de guerre les finances sont mobilisées afin que les belligérants puissent s'assurer de leur victoire. Les bijoux étaient fondus et réutilisés pour les armes. De plus, dans les locaux de la Carlingue, ils battaient et torturaient à l'électricité les détenus dans le but d'obtenir des aveux de leur part. Cette organisation s'élargit plus tard sous l'ordre des SS en 1943, un élargissement qui provoqua la création de la *Phalange*, c'est à dire La Légion Nord-Africaine de la SS, qui devint un outil important dans la gestion des opposants nazis en France.

De la même manière que les autres régions du nord de la France, Lille fut occupée dès mai 1940 et très vite attachée à la Belgique. Au début, en 1940 ils ne sont qu'une vingtaine d'officiers. A l'image de la Gestapo parisienne, la Gestapo de Lille avait un siège dans le cœur de la ville, à la Madeleine, rue du jardin Botanique. La Gestapo construisit des cellules dans les locaux et aménageait d'autres salles comme les salles des bains où elle procédait à des tortures par noyade dans les baignoires. Parmi tous les officiers redoutés qui circulaient à Lille, Kurt Kohl était le plus efficace et violent. Il créa un réseau d'espions qui s'étendait sur tout le territoire lillois. C'est sûrement l'un de ces espions qui m'a dénoncé.

Cette arrestation fut décisive car en moins d'un an je suis arrivé à Auschwitz-Birkenau. Il y eut d'autres victimes de la Gestapo dont notamment un Français nommé Paul Stern arrêté à Paris en 1943 pour avoir été Juif, un an avant que le Grec Maurice Benadon soit

arrêté, interrogé et torturé à Lyon dans les prisons de la Gestapo pour les mêmes raisons que moi : il était à la fois Juif et communiste. Tous deux partagèrent le convoi 77 avec moi.

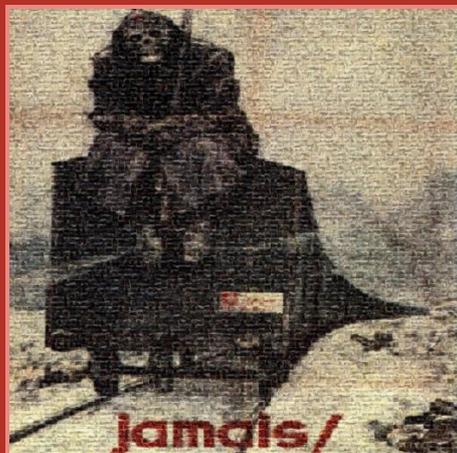
Dans les camps, j'ai retrouvé d'autres oppresseurs, dont les kapos. Ces détenus, généralement de droit commun, et surtout pas des Juifs ou des homosexuels, étaient chargés de commander les autres dans le camp ou lorsque nous devions effectuer des travaux extérieurs. A l'inverse de nous autres, ils échappaient aux travaux forcés, étaient mieux nourris et avaient même leur propre chambre à l'une des extrémités de nos baraques. Il y en avait de plusieurs sortes, dont le *blockälteste* qui était responsable pour les baraques et parfois était le chef d'équipe au travail. Le *blockälteste* était secondé par le *schreiber* (un secrétaire) et par une équipe composée de *stubendenienste* et chargée de l'intérieur des blocs, de la discipline, de la distribution de la nourriture et des vêtements, de l'exécution des corvées et du lever et du coucher des autres prisonniers. L'un des *blockälteste* les plus redoutables d'Auschwitz fut connu sous le surnom du "Tigre". Il était très violent, et tapait les autres détenus avec des gants de cuir et tua même un homme, un Juif, d'un seul coup.

De plus, un autre détenu, arrivé par le même train que moi, appelé Maurice Minowski s'est aussi fait battre par les kapos alors qu'il refusait de travailler à cause de la mort de l'un de ses amis dans le camp. Plusieurs détenus furent chargés d'autres rôles ; certaines femmes devaient surveiller et choisir lesquelles parmi les nouvelles arrivantes pouvaient travailler dans les bordels nazis présents dans les locaux du camp. Hormis les détenus, les officiers et hauts fonctionnaires nazis étaient aussi violents, même plus violents. Le docteur Josef Mengele travaillait ainsi à Auschwitz sur ses expériences scientifiques. Celles-ci étaient faites sur des détenus, surtout ceux qui avaient des malformations comme les membres de la famille Ovitz, arrivée en 1944, juste avant la fin de la guerre. L'une des autres détenues sélectionnées par ce fameux docteur était Charlotte Lewin, avec qui j'avais partagé le convoi 77. Elle a subi des multiples expériences et des enfermements de longue durée.

Nous avons choisi cette photo pour représenter les oppresseurs car on y trouve Henri Lafont, le chef de la Gestapo parisienne avec d'autres membres de la Gestapo. Cette photo a vraisemblablement été prise aux alentours de l'année 1942/1943, alors que la Carlingue était à son zénith. Lafont est l'homme accroupi devant la rangée des membres de la Gestapo et de la fameuse Carlingue. Le choix de cette image s'explique par le sourire des personnes. Cela peut paraître paradoxal mais le fait qu'elles sourissent autant alors qu'elles passaient leur temps à entreprendre des activités inhumaines nous a frappés. Nous trouvons que la photo présente bien les oppresseurs tels qu'ils se voyaient à l'époque, pas comme des monstres mais presque comme des héros. On remarque ainsi que chacun porte un uniforme militaire. Ils sont très fiers de leur statut et profitent de leurs pouvoirs. Cependant, lorsque cette photo a été prise, il aurait pu y avoir des détenus dans les caves de la rue Lauriston qui se faisaient torturer ou des Juifs en train de se faire déporter mais cela les importe peu. Nous trouvons que cette image permet de montrer, malgré son apparente joie, l'ignorance des oppresseurs et

aussi leur manque d'humanité car malgré leurs actions ils réussissent à sourire alors que leurs victimes souffrent. De plus, dans la photo nous avons deux sortes d'opresseurs : l'organisation politique qui envoyait des personnes pour arrêter, torturer et déporter les opposants, et les individus qui ont profité du système afin de s'améliorer financièrement. Pour rappel, Lafont n'était qu'un criminel et vagabond au début de la guerre mais il a réussi à devenir très puissant grâce à la Gestapo et son rôle en tant que chef de la Carlingue. Durant la guerre, les victimes sont confrontées aux deux sortes d'opresseurs donc nous voulions montrer les deux aspects dans une seule et même image.





✧ Les transferts et déportations ✧

Au cours de la Seconde guerre mondiale, j'ai été amené à voyager sur de longues distances, de mon plein gré ou sous la contrainte. Mon premier transfert se déroula de Paris au stade de Colombes en septembre 1939. Mes origines en sont la cause. Mais comme j'avais déjà été enregistré à la mairie de Paris comme ex-autrichien un an auparavant, je pensais être libéré rapidement et n'apportais donc pas de vêtements supplémentaires. Je suis donc transféré par train à Colombes, puis à Meslay-du-Maine avant d'être libéré le 19 janvier 1940. Les départs forcés par train ne me sont pas inconnus car déjà en 1926 j'avais dû quitter Prague pour Berlin pour fuir mes parents, et peu de temps après des pressions politiques m'avaient obligé à me rendre à Moscou et enfin à me réfugier à Paris.

Entre mai et novembre 1940, j'enchaînai les transferts en train vers des camps destinés aux « étrangers indésirables », tel le camp de Vernet en Ariège. Mes déplacements forcés rappellent le sort des dizaines de milliers de Républicains espagnols ou les civils Allemands qui sont arrêtés par les autorités démocratiques françaises pour la simple raison que nos origines étrangères faisaient de nous de potentiels espions. Partout en Europe et dans le monde, les étrangers sont soupçonnés et déplacés vers des camps de transit. Finalement, je reçois un visa et je crois pouvoir me déplacer plus sereinement sur le territoire français. C'est sans compter sur un nouveau départ vers le camp des Milles près de Marseille, à une époque où l'Occupant allemand accroît son emprise en France. Cela coïncide avec la « rafle du billet vert » du 14 mai 1941, autrement dit la convocation par la police française des Juifs étrangers au camp du Loiret. L'utilisation d'autobus jusqu'à la gare d'Austerlitz puis l'emploi de trains de voyageurs confèrent à cet événement une certaine forme de légalité, d'autant que les convoqués pensaient remplir une simple formalité administrative.

Malgré tout, les enfermements s'éternisent et deviennent suspects. A partir de novembre 1941, les déplacements d'internés étaient incessants car le régime de Vichy souhaitait fermer les plus petits camps qui coûtaient chers et regrouper les détenus dans de plus grandes structures. L'enfermement durant, je décide donc de m'enfuir et entreprends de rejoindre Paris. Je me méfie des lieux que je traverse car un décret présidentiel d'Albert Lebrun du 6 avril 1940 stipule que les nomades doivent eux aussi être considérés comme de possibles espions et se présenter dans une préfecture de police pour se faire recenser. Leurs mobilités leur permettent en effet de se rendre rapidement et secrètement d'un lieu à un autre. J'avais choisi de ne pas prendre le train ni le bus car j'étais en fuite, mais la marche ne fut pas moins périlleuse.

Après avoir rejoint Paris, j'ai intégré l'organisation résistante Travail Allemand (TA) qui me chargea de m'infiltrer dans une unité de la Wehrmacht afin d'y rapporter les mouvements des troupes allemandes. Je renseignais ainsi des déplacements des soldats allemands à bord de la *Volkswagen Kübelwagen*, la voiture tout terrain des Allemands, ou encore sur les side-cars BMW. Mais ma mission concernait également les véhicules récupérés par les troupes d'occupation. Dès la signature d'armistices, celles-ci avaient pris l'habitude de réquisitionner les principaux moyens de transport. Ainsi, dans l'Oise, les archives de la préfecture renseignent-elles de la réquisition de garages, de chevaux et attelages, de mulets et de transporteurs routiers dès l'été 1940. Une Peugeot 201 a même été prise chez un cultivateur de Sérifontaine le 29 juillet par des militaires allemands qui avaient escaladé la grille de la propriété. Les civils astreints à la garde des voies ferrées, des pylônes et des lignes de transports étaient pareillement mobilisés. Les véhicules militaires étaient là aussi récupérés.

Je fus malgré tout repéré en décembre 1943 dans la région lilloise et après avoir été longuement interrogé je fus transféré à la prison de Fresnes, puis à Drancy. Je fus conduit en train à Drancy, comme nombre d'autres personnes arrêtées. Le moyen de transport utilisé dépendait grandement de la distance nous séparant de Drancy. Maurice Benadon, comme moi un déporté du convoi 77, a ainsi été transféré en train de voyageurs depuis la prison du Fort de Montluc. Un dessin de Georges Horan-Koiransky, intitulé *120.000 Juifs déportés*, présente la descente de trains de jeunes enfants en gare du Bourget-Drancy. Je me souviens par ailleurs avoir entendu parler de la rafle du Vel' d'Hiv' les 16 et 17 juillet 1942 où des milliers de familles juives de la région parisienne avaient été transportées vers le camp de transit de Drancy en autobus. Ces derniers avaient été réquisitionnés par la gendarmerie française et positionnés dans les rues adjacentes au vélodrome. Certains camions militaires avaient aussi été utilisés, comme lors du transfert des Juifs de Belgique et du nord de la France vers la caserne de Dossin.

Souvent, certains transferts pouvaient s'effectuer à pied lorsque la distance était moindre. Le 14 mai 1941, l'arrivée des Juifs de Paris au camp de Beaune-la-Rolande s'est ainsi effectuée à pied et a tant choqué les passants que quelques photographies ont été prises. Fanny Luzzato, déportée comme moi dans le convoi 77, m'a rapporté que des prisonniers capturés dans l'Oise avaient dû marcher jusqu'à la gare de Compiègne, le 28 juillet 1944, avant de prendre un train en direction de Neuengamme. L'année 1944 marque un tournant pour les Allemands et leurs alliés car les troupes de la Grande Alliance prennent peu à peu position dans toute l'Europe et entament la reconquête des territoires soumis. Le manque de transport et la destruction de plusieurs portions de voies ferrées en France obligent les Allemands à multiplier les transferts à pied. Les lignes ferroviaires restaient cependant le moyen le plus efficace pour relier tous les camps, ainsi en était-il de Drancy. La SNCF participait de fait à ce rouage de la machine nazie d'extermination.

Après une semaine passée à Drancy, je connais la déportation vers les camps d'extermination. Désormais, les détenus étaient placés sous les ordres des nazis et non plus des autorités françaises. Les conditions de transport changèrent radicalement. Le 31 juillet 1944, je pris le convoi 77 pour Auschwitz avec 1.321 autres déportés, dont 325

enfants. Il s'agit du dernier train de déportation parti de Drancy officiellement numéroté. Nous avons été entassés à plus de soixante par wagon de marchandises, les portes ont été cadenassées. On ne pouvait pas s'allonger, ou alors à tour de rôle, la chaleur estivale était infernale et l'aération ne se faisait qu'à travers de petits vasistas en hauteur. Un genre de tonneau vide servait aux besoins intimes. Notre maigre ravitaillement pour trois jours de voyage, un pain rond, un saucisson et un morceau de margarine, était largement insuffisant. Souvent, lorsque nous faisons une halte dans une gare, nous suspendions nos gobelets à des ficelles pour qu'on nous les remplisse.

Même si nous étions entre nous, les wagons à bestiaux restaient de terribles espaces de répression. Au manque cruel d'hygiène s'ajoutait le souci des oppresseurs de nous déshumaniser et de nous terroriser. Ainsi, lors d'un arrêt en gare de Soissons, les Allemands ont-ils passé une inspection minutieuse. Lorsqu'ils repèrent un trou dans le wagon, deux prisonniers furent aussitôt abattus sur le quai. Aucune évasion n'a eu lieu dans ce convoi. Nos gardes possédaient d'ailleurs souvent une sorte de guérite placée à l'arrière des wagons afin de surveiller l'intégralité du convoi. L'avancement des trains de déportation est freiné en France. Le seul lien avec l'extérieur était les panneaux des villes que l'on pouvait apercevoir par les ouvertures : Strassburg (écriture désormais allemande), Fulda, Erfurt, Weimar, etc. Ces wagons à bestiaux étaient donc de vrais espaces de répression fonctionnant en vase clos pendant des jours. J'appris que certains wagons avaient été remplis exclusivement d'enfants ! Ces transports permettaient aux nazis d'opérer un début de sélection puisque beaucoup de détenus mourraient en chemin. Ainsi, parmi les 45.000 internés au camp de Royallieu, la moitié décéda pendant les transports ou dans les camps.

Après trois jours de trajet, nous sommes arrivés au camp d'Auschwitz. Nous avons appris qu'il était possible de nous rendre en camion au camp principal, distant de plusieurs centaines de mètres. Certains déportés, parmi les plus faibles, acceptèrent de monter dedans alors que d'autres préféraient marcher pour profiter de l'air. Nous avons appris plus tard que ceux qui avaient été conduits en camion avaient été aussitôt exterminés.

Pendant près de six mois, je suis resté au camp d'Auschwitz. Mais suite à l'avancée des troupes soviétiques à l'Est, les SS décidèrent d'évacuer les camps et de déplacer les détenus les plus robustes vers des camps situés plus à l'Ouest. Ainsi, je quittai Auschwitz le 18 janvier 1945 avec 58.000 autres détenus, alors que 7.000 prisonniers malades ou invalides demeurèrent au camp. Nous avons fait route vers Loslau, situé à 56 km. Ces déplacements à pied s'appellent les marches de la mort puisque nous formions des grandes colonnes humaines étirées sur de longues distances, les personnes situées à la fin étaient exécutées si elles ne pouvaient avancer. J'atteignis Mauthausen, puis Ebensee à la fin de l'hiver. Le froid, le manque de ravitaillement et l'inquiétude des SS firent de ces marches un événement traumatisant, d'autant que les espaces traversés nous étaient inconnus.

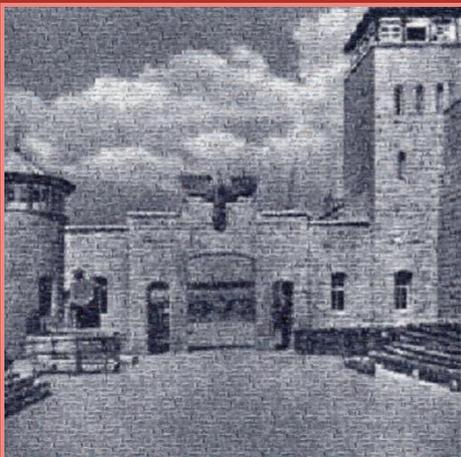
Certains trains furent à nouveau utilisés pour ces ultimes déportations. Plusieurs convois de train à ciel ouvert transportèrent les détenus vers l'Allemagne. Déjà à l'époque, des wagons de marchandises sans toit avaient servi au transport de prisonniers soviétiques vers le Stalag 328. J'appris même que sur le front de l'Est, lors des exécutions sommaires des Juifs en 1941, des wagons avaient servi d'espace de gazage officieux. Le point commun de ces

événements était la violence inhérente à ces transports et ces déportations, l'objectif étant toujours d'éliminer des témoins directs des crimes perpétrés dans les camps d'extermination en Pologne.

La Seconde guerre mondiale a suscité une instabilité inédite dans la géographie de la population européenne. Au début de l'année 1945, l'Allemagne compte plus de deux millions et demi de prisonniers de guerre, au moins neuf millions de travailleurs étrangers et les survivants des camps. A ces personnes transférées de force vers les territoires du III^e Reich s'ajoutent les peuples d'origine allemande qui se réfugient vers l'Ouest en raison de l'avancée soviétique. Les routes sont encombrées de convois humains organisés autour de charrettes et de bêtes de somme, tandis que les villes allemandes se vident peu à peu suite aux raids alliés. Tous ces transferts et déportations de population transforment les espaces européens et l'assiette démographique des Etats.

L'image choisie pour représenter les voyages, transferts et autres déportations est une affiche réalisée en 1943 par des auteurs restés inconnus. Il s'agit probablement d'un document allemand condamnant les départs vers la Sibérie, réputée très mortifère pour les soldats. Le personnage au premier plan, assis sur le convoi, porte un casque sur lequel est dessinée une étoile rouge, symbole du communisme. Au dos du dernier wagon, une pancarte présente pareillement les symboles de l'URSS, le marteau et la faucille. Tout laisse penser que cette affiche présente le déferlement soviétique sur le front de l'Est et l'inquiétude grandissante des Allemands. Pour ces derniers, les Soviétiques ne peuvent apporter que la mort ; le soldat est figuré sous forme d'un squelette et sur le bord de la voie ferrée plusieurs corps gisent. Cette affiche est intéressante car loin de représenter le point de vue des Alliés et les conséquences de la déportation vers les camps de la mort, elle dépeint une autre forme de mobilité contrainte vécue par les oppresseurs. La présence de wagons de marchandises, d'un espace glacial et de références à la mort symbolise de manière générale les déportations en Europe lors de la Seconde guerre mondiale.





✻ Les camps ✻

Dès le début de la guerre en septembre 1939, j'ai été arrêté par les autorités françaises qui se méfiaient des ressortissants allemands et autrichiens. J'ai donc été interné dans le « camp de regroupement » du stade de Colombes près de Paris ; comme d'autres stades parisiens, il servira à accueillir des milliers d'étrangers durant quelques jours. Au départ, juste convoqués pour quelques heures, les ressortissants se voient dépouillés de leurs biens et enfermés.

J'ai ensuite été transféré au camp de Meslay-du-Maine en Mayenne, un camp installé dans un champ boueux totalement inadapté à la venue de centaines de prisonniers. Les tentes où nous étions ne résistèrent pas longtemps aux tempêtes du mois d'octobre. Nous avons donc été rapidement transférés sur un autre site de la ville où quelques baraquements en bois faisaient office de logements. Les conditions étaient précaires, mais le plus compliqué pour nous était l'incompréhension de notre internement : nous voulions tous servir la France et combattre pour elle, mais au lieu de cela nous étions dans la boue et surveillés par nos compatriotes français. Finalement, j'ai été libéré le 19 janvier 1940 en raison de mon enregistrement comme ex-autrichien à la préfecture de police en mars 1938. Le camp de Meslay-du-Maine, lui, accueillera des opposants jusqu'en juin 1940 : plus de 2.000 prisonniers, surtout des hommes, provenant de la région parisienne, arrêtés en raison de leur nationalité. En France, 20.000 étrangers seront internés pour les mêmes raisons en 1939 et 1940.

Cependant, en mai 1940, j'ai été contraint aux travaux forcés dans le sud de la France, et, à cause de rassemblements d'anciens combattants autrichiens de la guerre d'Espagne que j'organisais, j'ai été accusé de haute trahison par le gouvernement de Vichy. J'ai été reconnu non coupable dans cette affaire. Néanmoins, ils m'ont fait interner au camp de Vernet en Ariège destiné aux « étrangers indésirables ». Ce camp a enfermé entre 30.000 et 40.000 opposants politiques durant la guerre, d'abord par l'Etat français libre, puis par le régime de Vichy. Au début, ce camp avait été construit, comme une dizaine d'autres en France, dans le but d'interner et regrouper les soldats républicains espagnols en fuite après leur défaite contre les nationalistes de Franco. D'autres opposants originaires d'une soixantaine de pays différents, notamment des volontaires des Brigades Internationales, viendront ensuite à l'annonce de la guerre gonfler le nombre de détenus. A partir de 1942, le camp sert aussi de point de transit pour les Juifs arrêtés dans la région.

Les conditions de vie dans ce camp étaient précaires, la préfecture assurait le ravitaillement tandis que nous étions sous la surveillance de militaires, de gardes mobiles,

mais aussi de gendarmes français. Leur brutalité, mais aussi les troupes coloniales qui étaient chargées de la surveillance, ont été un véritable choc pour moi et pour mes camarades de peine. Puis, à cause de l'impossibilité d'accueillir plus de 4.000 prisonniers, un ancien camp militaire comprenant 20 baraquements abandonnés de 33 m sur 6, a dû être aménagé en urgence par l'ingénieur des ponts et chaussées local. Il devait accueillir 15.000 Espagnols. Plusieurs milliers d'entre eux ont dû camper le premier hiver dans des abris créés par leurs propres soins. Finalement, j'ai été transféré au camp des Milles à Aix-en-Provence dans les Bouches-du-Rhône. Beaucoup d'artistes et d'intellectuels s'y trouvent au début, ce qui en fait un réel lieu de création artistique contre la déshumanisation de l'Homme.

En 1940, la défaite a coupé la France en deux. Le gouvernement de Vichy a fait du camp des Milles un camp de transit. Les conditions de vie au camp sont devenues de plus en plus dures compte tenu de l'afflux de prisonniers et car cette ancienne usine ne possède pas au départ d'infrastructures, ni douches, ni toilettes suffisantes, ni accès à l'eau pour les milliers de prisonniers, bien davantage ensuite car le camp a rapidement été surpeuplé (3.500 internés en même temps en juin 1940). Au fil du temps, les conditions d'internement se dégradent : vermine, maladies, promiscuité, nourriture insuffisante, etc.

En 1941, le camp est totalement fermé afin qu'aucun départ vers les États-Unis, notamment via le port de Marseille, ne puisse plus avoir lieu, car à cette période la France est divisée en deux zones, une zone occupée dans le Nord et une zone libre au Sud. Dans le contexte de répression qui touche la France, Marseille libre est donc le seul moyen pour certains de fuir vers les États-Unis. Il n'y aura bientôt plus que des Juifs voués à la déportation dans le camp. Ce camp aura la lourde charge d'être un maillon de la Shoah, en envoyant dès 1942, les premiers convois de Juifs vers Drancy et Auschwitz. Le 22 janvier 1942 avec la conférence de Wannsee est décidée la mise en fonctionnement de la Solution finale, c'est-à-dire l'extermination systématique et organisée du peuple juif et d'autres minorités.

Contre toute attente, je suis parvenu à m'enfuir après mon internement au camp des Milles, mais j'ai été repris, quelques temps plus tard, par la Gestapo le 23 décembre 1943 à Lille. J'ai alors été emprisonné à la prison de Fresnes en Vallée de Marne. Parqué dans une minuscule geôle avec trois autres résistants, nous ne comptons les heures qui passent qu'aux passages de nos gardiens. Chaque jour, la peur du lendemain nous rendait plus faible. Finalement, on m'a transféré le 25 juillet 1944 à Drancy. Pendant l'Occupation, les prisons françaises, et particulièrement en région parisienne, ont été utilisées par les Allemands pour emprisonner et torturer les résistants et les opposants. A partir de 1943, la prison de Fresnes a été entièrement sous le contrôle allemand. Il existait alors trois différents types de détenus dans les prisons parisiennes : les condamnés par les tribunaux allemands confiés aux autorités françaises, les prisonniers ne relevant que de la justice française, et enfin les prisonniers relevant entièrement des autorités allemandes et gardés par elles. Dans cette prison j'ai retrouvé Paul Stern un autre interné que j'avais eu l'occasion de rencontrer au camp de Meslay-du-Maine. On en était arrivé à parler du communisme. On s'était perdu de vue après un mouvement de foule et c'est avec joie que je l'ai retrouvé après un parcours douloureux chacun de notre côté.

Le 25 juillet, j'ai donc été transféré à Drancy. J'y suis resté durant 6 jours car ce camp était un lieu, un carrefour, où étaient rassemblés 9 déportés sur 10, avant de partir vers l'Est de l'Europe. Situé au nord-est de Paris dans la ville de Drancy, le camp d'internement a été installé dans un ensemble d'habitations dénommé Cité de la Muette, et composé d'une longue bâtisse de quatre étages en forme de U, flanquée de cinq tours. Conçue en 1932, elle était encore inachevée lorsque la guerre a commencé. Les Allemands s'en sont servis dès 1940 pour emprisonner des opposants, mais sous l'initiative allemande, la préfecture de police française y a créé un camp réservé aux Juifs. Le vaste bâtiment en forme de fer à cheval est cerné par des barbelés et des miradors ; la surveillance y est assurée par la gendarmerie. Drancy va ainsi devenir un des principaux camps d'internement de Juifs avec le camp de transit de Royallieu à Compiègne, dans l'Oise, ouvert en juin 1941. Dans ce camp transiteront 45.000 détenus.

Les premiers mois ont été les plus difficiles au vu du manque d'organisation. Couchés sur des planches ou à même le ciment, sans paille ni couverture, les Juifs internés étaient parqués à 50 ou 60 par chambrée, après avoir été dépouillés de leurs papiers d'identité, de leurs cartes d'alimentation et de toute somme d'argent supérieure à 50 Francs. En guise d'alimentation, ils recevaient chaque jour 250 grammes de pain et trois soupes sans légumes, bues dans des récipients de fortune, qu'ils partageaient à plusieurs. Les colis étaient interdits. Toute la vie tournait autour de cette famine qui s'était installée dans le camp. Les internés n'avaient aucune activité, sauf quelques corvées exigées pour l'entretien du camp. D'autres désagréments se sont invités très rapidement, le froid, le vent qui s'infiltrait dans les pièces, ou la vermine. Les détenus n'avaient le droit de sortir qu'une heure par jour et, pour se laver, les 5.000 internés, en 1942, n'avaient que 20 robinets disponibles.

Après quelques mois, les conditions s'arrangèrent un petit peu avec la Croix Rouge qui était autorisée à fournir le ravitaillement, ou encore avec la mise à disposition de douches et d'un service de courrier.

A partir de 1942, les Juifs ont afflué de toute la France et ont été parqués dans le camp avant d'être déportés principalement à Auschwitz-Birkenau. Aux heures les plus sombres, jusqu'à quatre convois partaient par semaine de Drancy. Le camp était souvent surpeuplé, 7.000 détenus pour 5.000 places théoriques. Au total 65.000 personnes ont été transférées en 63 convois vers l'Est et au total 80.000 Juifs auront été détenus à Drancy. Le dernier convoi à destination d'Auschwitz partit le 31 juillet 1944. Après une semaine à Drancy, pendant laquelle j'ai aperçu mon ami Paul Stern, j'ai été déporté par le convoi 77 en direction d'Auschwitz-Birkenau.

A l'arrivée, étant en condition pour le travail, j'ai échappé à une mort certaine : Auschwitz, ce camp d'extermination, a fait 1.100.000 victimes. Sur le total, 90.000 ont été tuées dans les chambres à gaz le jour même de leur arrivée. Les camps d'extermination ne laissaient aucune chance aux malheureux déportés. J'ai donc été interné au camp de concentration d'Auschwitz 1. Ce dernier faisait partie de l'immense complexe concentrationnaire d'Auschwitz-Birkenau situé en Pologne. Composé en trois camps, il a été mis en service entre 1940 et 1942. Le premier camp, Auschwitz 1, ouvert par les SS, était un camp de concentration et de travail forcé, construit par des prisonniers soviétiques. Les

détenus, au nombre de 15.000 en 1940, étaient contraints de travailler dans des *kommandos* extérieurs, étaient sous-alimentés, victimes de tortures et, pour certains, testés par des médecins pour des expériences médicales horribles. Les exécutions par balles ou les pendaisons publiques étaient très fréquentes. De plus, une chambre à gaz permettait de tuer massivement ceux qui survivaient aux conditions inhumaines du camp (froid, fatigue, souffrance, etc.). Les prisonniers travaillent six voire sept jours sur sept, le dimanche était en principe réservé à la « toilette personnelle », mais aucun moyen d'hygiène n'était disponible. Ces conditions laissaient une chance de survie très faible et seuls les plus forts pouvaient espérer résister quelques mois.

J'ai survécu dans ce camp durant près de six longs mois, nous avons été transférés en janvier 1945 car l'Allemagne évacuait les camps à cause de l'avancée des Américains à l'Ouest et des Soviétiques à l'Est. D'abord transféré dans le camp de concentration de Mauthausen, situé en Autriche et qui ôtera la vie à 320.000 détenus, puis au camp d'Ebensee, en Autriche également, où moururent 20.000 internés, j'ai beaucoup souffert de la famine, de la fatigue.

Otto Heller, après un parcours chargé et après avoir souffert les pires exactions du XX^e siècle, mourut de fatigue, de sous-alimentation et de phlegmons, le 24 mars 1945 au camp d'Ebensee. Otto Heller fait partie des 5.100.000 déportés morts dans les camps.

Nous avons choisi cette photographie d'époque du portail du camp de concentration de Mauthausen car c'est par celle-ci qu'Otto Heller entra dans le camp quelques mois avant sa mort. Cette image nous fait ressentir ce qu'a pu vivre le résistant. On y découvre une structure imposante, massive et qui ne laisse aucun espoir pour les malheureux de s'échapper de ce camp car sur cette photographie nous pouvons apercevoir les aménagements du camp permettant une surveillance optimale des déportés. Dans ce camp particulièrement, les internés avaient un rappel de la puissance oppressante des nazis par la présence de l'aigle et de la croix gammée. Ce camp ouvert en aout 1938 fermera en mai 1945 comme beaucoup d'autres camps à la Libération. Cette photographie symbolise donc l'univers des camps.



<http://calvin-stats.webou.net>

